



# Géométrie variable

01

Dans un flash-back survolté unissant d'un coup de crayon la ligne du new-look, les audaces du pop et l'arrogance des années 1980, les créateurs de mode optent pour de singulières mises en volume *Par Laurent Dombrowicz*

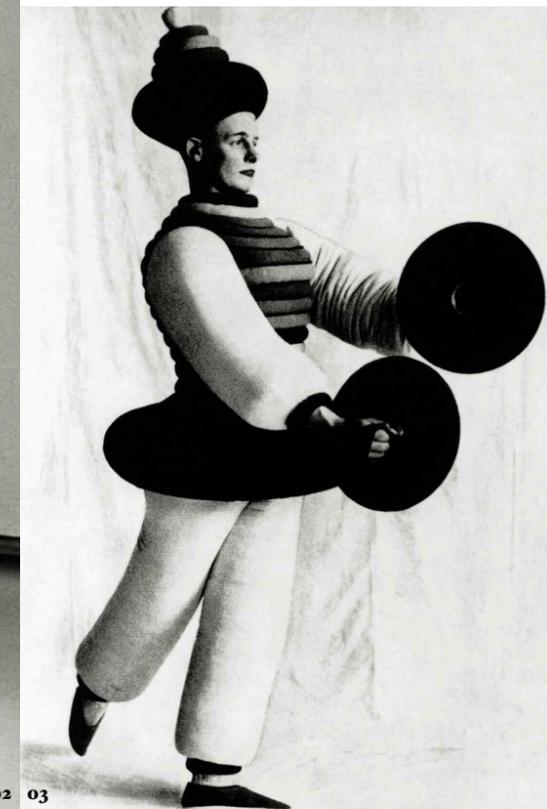
**Si l'évidence du corps humain** et, *a fortiori*, celle du corps féminin sont au cœur de la création de mode, les couturiers et les créateurs ont depuis longtemps mis un point d'honneur à la transcender, à la dépasser et, parfois, à l'ignorer. À partir du milieu des années 1930, la mode, dans sa dimension la plus étendue, a globalement suggéré à la femme de se délester de ses plus lourds attributs et de ses plus contraignants accessoires. Plus libre de ses mouvements, celle-ci se targue vite de copier la gent masculine. Elle conduit, fume, drague, fait du sport ou de la politique, prend les eaux ou les bains de mer. Son corps libéré exulte. À l'opposé, les plasticiens et les théoriciens de l'art tentent de rationaliser la représentation du corps humain en le réduisant à un empilement de figures géométriques. De Rome à Moscou, de Berlin à Vienne, ces nouveaux adeptes d'un art rigoriste se retrouvent autour de nouveaux

PHOTOS, CORBIS (02), D.R.



02 03

Les créateurs ont depuis longtemps mis un point d'honneur à transcender l'évidence du corps humain



concepts de modernité. Le Bauhaus, qui étendra ses théories à tous les champs de la création, verra éclore le génie du costumier, illustrateur et metteur en scène Oskar Schlemmer, dont les réalisations sont à mettre en parallèle avec le bolidisme italien et le constructivisme russe. Mais, à peine émancipée, la femme occidentale se voit imposer par le style d'Hollywood de nouveaux carcans : les épaulettes qui font la carrure victorieuse et le port de tête altier. À l'instar des Errol Flynn et Clark Gable, Bette Davis et Joan Crawford vont lancer la mode des *padding*s. Les semelles compensées qui apparaissent au début de la Seconde Guerre mondiale accentuent encore cette silhouette en V. À la Libération, la tentation est grande pour les jeunes couturiers de faire table rase du passé. En 1947, Christian Dior, dont on célèbre le centenaire cette année, lance le new-look et provoque une révolution à peine imaginable aujourd'hui. Ceinturée, corsetée, la femme voit sa jupe s'ouvrir en une large

01. Diane en robe Balenciaga, photographiée en 1950 par Irving Penn dans *Balenciaga* (éditions du Regard) 02. Tout l'esprit pop dans une silhouette signée André Courrèges, en 1968 03. Figure majeure du Bauhaus, Oskar Schlemmer en danseur turc dans le *Ballet triadique*, 1922. Oskar Schlemmer (éditions des Réunion des Musées nationaux)

corolle, tandis qu'une veste courte lui galbe le buste. Pendant plus de quinze ans, sur les bases de ce chamboulement esthétique et social, les couturiers n'auront de cesse d'inventer de nouvelles proportions, avec plus ou moins de succès. Mais, malgré les lignes en A ou en Y, le mouvement de balancier tend inexorablement vers une simplification des formes, rendue nécessaire par le mode de vie moderne des femmes, y compris celui des clientes, certes de plus en plus rares, de la haute couture parisienne. Dior, Givenchy puis Yves Saint Laurent sont les acteurs les plus brillants de cette joute qui utilise volontiers le taffetas comme un sabre et le mètre ...

Épaulettes qui font la carrure victorieuse et le port de tête altier, Bette Davis et Joan Crawford lancent la mode des "paddings"



04. Égérie *underground* des *eighties*, le chanteur Klaus Nomi, en 1982 05. Maxi-épaulée selon les canons hollywoodiens des années 1940, Joan Crawford arbore une tenue cocktail signée Adrian pour le film *Humoresque*, en 1946 06. Futurisme et motifs op' pour cette silhouette griffée Naka. La princesse Luciana Pignatelli est ici photographiée par Henry Clarke, en 1966 07. Le blanc optique et spatial d'André Courrèges, porté par Audrey Hepburn, en 1965

Cardin et Courrèges transposent l'ère nouvelle dans des créations aux angles vifs, aux cercles parfaits et à l'étanchéité immaculée

... ruban comme une déclaration de guerre. Si les chroniqueurs ironisent, la femme suit avec passion cette rixe des centimètres et lorgne dans les vitrines parisiennes ou dans les revues – *Elle* naît en 1945, *Marie Claire* en 1954 – la couleur de la saison ou l'accessoire de rigueur. Bien que l'heure du prêt-à-porter s'approche à grands pas, il reste un *outsider*, unanimement considéré et respecté, qui s'entête à brouiller les cartes. Avec Cristobal Balenciaga, la mode connaît celui qui reste à ce jour son plus illustre architecte. Son apogée coïncide avec l'âge d'or de la couture, celui des années 1950. Aucune forme, aucune figure ne résiste à son talent qui semble fait à la fois de technicité mathématique et d'une pureté quasi mystique. Trapèze, cocon ou fuseau, il dompte la ligne comme il dompte les matières : la laine, le drap, la soie, le feutre. Ses créations sont chères, mais ses clientes, princesses de sang, actrices de renom, mannequins d'un jour, riches héritières ou veuves joyeuses, n'hésitent

pas à faire des folies pour un petit manteau en drap ou un tailleur de demi-saison. Mieux que quiconque, Balenciaga domestiquera également le volume "boule", pourtant aux antipodes des règles classiques de l'élégance censées allonger ou dynamiser la silhouette. Figure atypique, il ne sera jamais égalé, mais rattrapé par les années 1960 qui portent Yves Saint Laurent au pouvoir. Celui-ci, en un clin d'œil, réconcilie les anciens et les modernes, les esthètes et les théoriciens, les sages et les futiles. Puisant directement à la source de l'art contemporain, il traduit par exemple le graphisme de l'œuvre de Mondrian dans une collection d'une modernité intemporelle. Les années pop vont accélérer le mouvement, avec pour seul credo le futur et comme auditoire la jeunesse, dernière cible en vogue sur le marché de la mode. Cardin et Courrèges transposent l'ère nouvelle dans des créations aux angles vifs, aux cercles parfaits, à l'étanchéité immaculée, prêtes pour les voyages dans l'espace.

PHOTOS: SIPA PRESS (04), CORBIS (05, 06, 07)

Le corps s'efface sous les abstractions géométriques ou bien s'expose aux motifs imprimés de l'art cinétique et aux velléités de la libération sexuelle. Rudi Gernreich lance le *pubikini*, et Jacques Esterel, les combinaisons unisexe. Il faudra attendre les années 1980 pour revoir sur les podiums les épaulettes saillantes, attributs incontournables du *power-dressing*, relayées par la série télévisée *Dynasty* ou par les costumes du haute-contre Klaus Nomi. Cette reprise en main du corps féminin par les créateurs de mode vit ses heures de gloire sous la houlette de Thierry Mugler, qui étrangle la taille de ses Parisiennes aux talons télescopiques, de Vivienne Westwood, qui sort de l'*underground* en relançant le faux cul et les tournures 1900, et d'Issey Miyake, dont les pliages évoquent la statuaire primitive, surtout sous l'objectif passionné d'Irving Penn. Si les Japonais ont conquis leurs lettres de noblesse sur le terrain de l'abstraction déstructurée, Rei Kawakubo a, dès le

début des années 1990, axé certaines de ses collections sur le thème d'une relecture des codes anatomiques en créant, par exemple, des protubérances d'aspect aléatoire sur des vestes et des jupes. À ce titre, et de manière sans doute un peu péremptoire, peut-on considérer la créatrice de Comme des Garçons comme seule et véritable artiste parmi ses confrères, puisqu'elle ne fonde pas tout son travail sur le corps féminin, mais sur des données abstraites, se suffisant à elles-mêmes, en dehors de tout critère morphologique. Pour l'automne-hiver 2005/2006, c'est dans un chaos organisé que la plupart des créateurs ont puisé leur alphabet de formes et de volumes. De Stefano Pilatti pour Yves Saint Laurent à Vincent Daré pour Ungaro, en passant par le tumultueux duo Proenza Schouler, c'est la quadrature du cercle. Manteau trapèze sur jupe boule, col requin et manches gigot : la partition se lit désormais en contrepoint et non plus seulement en harmonie.